

La guerre d'Espagne. Lydie Salvayre, Georges Bernanos, Gilbert Grellet

Roland Bourneuf et Laurent Laplante

Numéro 143, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourneuf, R. & Laplante, L. (2016). La guerre d'Espagne. Lydie Salvayre, Georges Bernanos, Gilbert Grellet. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (143), 18–22.

La guerre d'Espagne

Salvayre et Bernanos



Par
ROLAND BOURNEUF*

La guerre d'Espagne, comme la Deuxième Guerre mondiale dont elle fut à bien des égards la préfiguration, continue de hanter la mémoire collective. Et la littérature. À preuve le fort et émouvant récit *Pas pleurer*¹ que Lydie Salvayre a recueilli de sa propre mère qui en fut le témoin et la victime.



© Hermance Triay

Lydie Salvayre

Rappelons les événements principaux de ces années 1930 en Espagne, mouvementées, confuses et violentes qui conduisirent à une déflagration européenne, puis mondiale et qui eurent leur écho en particulier dans des romans qui les font revivre. L'Espagne est depuis 1931 une république mais faible, rongée par le nationalisme revendicateur dans plusieurs régions qui menace l'unité du pays, la crise économique et le chômage, séquelles de la grande crise de 1929. La domination de l'Église sur la société alimente en retour un violent anticléricalisme et contribue à entretenir un vif esprit révolutionnaire. Le climat est donc

propice en Espagne, comme à la même époque en Allemagne et en Italie, à des soulèvements et à des prises de pouvoir fascistes.

UN PAYS COUPÉ EN DEUX

En juillet 1936, le général Franco avec ses troupes tente un coup de force, qui échoue partiellement, car le gouvernement résiste. Rapidement le pays va se trouver coupé en deux, et le conflit s'étend par l'intervention des puissances étrangères. D'une part, les républicains constitués en armée populaire que rejoignent les mythiques Brigades internationales, volontaires venus de 53 pays

mais dont le nombre ne dépassera pas environ 20 000. Parmi eux, des écrivains, André Malraux, Ernest Hemingway, George Orwell, Arthur Koestler comme journaliste. De l'autre, les putschistes bien entraînés et armés, grossis par la Phalange, mouvement fascisant engagé dans une « croisade » nationaliste encouragée par les dignitaires de l'Église. La Russie stalinienne envoie du matériel et des « conseillers » qui font bientôt faire « l'épuration » des trotskistes et des anarchistes. De leur côté, l'Italie de Mussolini et l'Allemagne de Hitler envoient à Franco des armes, des avions et des pilotes. Ce beau monde d'intervenants est évidemment moins soucieux de la destinée des



Picasso avait refusé que *Guernica* (1937) soit exposé en Espagne tant que Franco demeurerait au pouvoir. On peut maintenant voir le tableau au Musée national de la Reine Sofia à Madrid.

As-tu compris qui étaient les nationaux ? Me demande ma mère à brûle-pourpoint, tandis que je l'aide à s'asseoir dans le gros fauteuil en ratine verte installé près de la fenêtre. Il me semble que je commence à le savoir. Il me semble que je commence à savoir ce que le mot national porte en lui de malheur. Il me semble que je commence à savoir que, chaque fois qu'il fut brandi par le passé [...] il escorta inéluctablement un enchaînement de violences, en France comme ailleurs. L'Histoire, sur ce point, abonde en leçons déplorables. p. 94-95

Espagnols que des bénéfiques à venir : on a pu dire que la guerre civile espagnole constituait un terrain de manœuvre, une répétition générale pour les belligérants de la Deuxième Guerre mondiale. La Grande-Bretagne de Chamberlain choisit de s'abstenir, de même que la France du socialiste Léon Blum, encore traumatisée par l'hécatombe de 14-18 et peu désireuse de se lancer dans une autre aventure guerrière. Elle fermera d'ailleurs sa frontière pyrénéenne, mais des fuyitifs réussiront à passer.

Plusieurs épisodes de cette guerre impitoyable, d'une extrême violence pour les combattants et pour les populations civiles, sont bien connus par la littérature et par l'art. Le bombardement de Guernica par les avions allemands a inspiré le célèbre tableau de Picasso. La bataille de Teruel finalement gagnée par les nationalistes est centrale dans *L'espoir* de Malraux, l'offensive de Ségovie sert de trame à *Pour qui sonne le glas* de Hemingway. La longue résistance de Barcelone et de la Catalogne offre la toile de fond à *Pas pleurer*. Tout aussi tristement célèbre, l'exécution de García Lorca deviendra le symbole de l'assassinat du Poète – et de la poésie – par les barbares.



En réalité tous les « barbares » ne se trouvent pas d'un seul côté : républicains et nationalistes semblaient rivaliser dans les tueries, utilisant les méthodes des SS nazis et répétant une fois encore la fureur meurtrière qui s'est emparée des Blancs et des Rouges dans la Russie de 1917 ou plus tard des Serbes face aux Bosniaques dans l'ex-Yougoslavie (pour ne citer que des exemples européens). Quand Franco déclarera en 1939 : « la guerre est finie », le nombre des victimes impossible à établir sera évalué entre 400 000 et un million. Morts au cours des combats mais aussi, pour la première fois, civils dans les bombardements et les exécutions massives qui n'épargnent ni les jeunes,

ni les vieux, ni les religieux, ni des personnalités politiques. Les « épurations » et les règlements de comptes habituels à la suite des guerres se prolongeront encore pendant des années.

C'est là que nous voyons intervenir par le verbe et la plume Georges Bernanos. *Les grands cimetières sous la lune* – cités abondamment par Lydie Salvayre et qui constituent une des voix du récit – assemblent des textes pamphlétaires et des chroniques dans lesquels il ne faut guère chercher un ordre chronologique ni une démonstration articulée. Bernanos, dont on connaît les opinions monarchistes et catholiques, volontiers antiparlementaires et non dénuées d'une certaine méfiance envers les Juifs (il reconnaissait son maître en Édouard Drumont, l'auteur de *La France juive*), l'homme de droite convaincu, militant et flamboyant, vivait à Majorque au moment du *pronunciamento* de Franco. Il voyait d'un œil favorable la « croisade » catholico-nationaliste de la Phalange (à laquelle appartenait son propre fils). Brutalement la réalité lui saute au visage : les enlèvements et exécutions de malheureux déclarés « républicains » donc ennemis, sur dénonciation, par vengeance ou sans aucune raison, les évêques (dont il



Album Gabrielle Roy, Boreali, 2014. © BAC-figr, NL-19151

Gabrielle Roy en compagnie de jeunes réfugiés républicains de la guerre d'Espagne en 1939 dans les Pyrénées

Bernanos revient en effet sur ses motifs de détestation et de colère, emporté par un souffle infatigable, un verbe inépuisable – qui met à l'épreuve le lecteur. Tel un prophète biblique, avec des coups de griffe à Claudel, qui a écrit des poèmes sur cette guerre, et à bien d'autres contemporains qui ont vendu leur âme au diable, sans oublier bien sûr Mussolini et Hitler, mais ceux-ci n'ont pas encore donné toute leur mesure, il dénonce l'aveuglement, la lâcheté, l'hypocrisie, l'indifférence de beaucoup, les méfaits de l'Église devenue celle des puissants et des nantis, la Terreur régnante. Défenseur et admirateur du peuple qu'il connaît, de ces hommes qui furent de la chair à canon en 1914, des images de la guerre qu'il a faite lui reviennent avec la persistante nostalgie de l'Europe chrétienne de jadis (imaginée plus que réelle mais ici qu'importe !). Quelle force, quelle flamme, quelle fulgurance parfois dans la formule ! « La tragédie espagnole est

Montse, Rosita, Josep et Joan arrivent le soir du 1^{er} août dans la grande ville catalane où les milices libertaires se sont emparées du pouvoir. Et c'est la plus grande émotion de leur vie. Des heures inolvidables (me dit ma mère) et dont le raccord, le souvenir ne pourra jamais m'être retiré, nunca nunca nunca.

Il y a dans les rues une euphorie, une allégresse et quelque chose d'heureux qu'ils n'ont jamais connu et ne connaîtront plus.

p. 110



Georges Bernanos en 1946

fournit la liste) cautionnant les tueries et bénissant les canons de Franco et de ses sbires. Bernanos horrifié dénonce les atrocités commises au nom de la croisade antibolchevique. Pour le lecteur d'aujourd'hui qui n'a pas une connaissance précise de la France politique d'avant-guerre, le livre est parfois peu intelligible, bien des références et allusions lui échappent, noyées dans un discours diffus et répétitif. Inlassablement

un charnier », s'exclame-t-il (*Les grands cimetières sous la lune*, p. 191). Dans cette véritable profession de foi, il veut donner le témoignage d'un « homme libre », de sa passion à défendre la justice, l'honneur chrétien, « fusion mystérieuse de l'honneur humain et de la charité du Christ » (*ibid.*, p. 416).

C'est ce Bernanos défenseur de la vérité qui est partout présent dans le roman de Lydie Salvayre, appelé comme

témoin et comme juge ou justicier. Sans doute aussi pour élargir la portée du récit qui ne se veut pas simplement anecdotique, pour prendre de la hauteur par rapport aux événements qui le composent. Malraux ou Hemingway nous plongent au cœur de l'action, dans l'angoisse avant une action décisive, qu'il s'agisse de réduire au silence un canon ou de faire sauter un pont, dans l'exaltation ou le désespoir qui habite les combattants du peuple, rudes et peu instruits dans *Pour qui sonne le glas*, ou dans la nouvelle de Sartre « Le mur », intellectuels et aventuriers de *L'espoir*, tous personnages qui font la guerre, qui débattent des raisons de la faire et tous du côté républicain, les soldats de Franco n'étant vus le plus souvent que de loin, comme l'ennemi à abattre.

CEUX QUI ONT VU

Le projet de Lydie Salvayre est à la fois plus modeste et plus intime puisqu'elle met en scène sa propre mère et des villageois qu'elle a connus. Non pas récit de guerre, ni épopée, ni considérations théoriques sur le fascisme et la République, mais des souvenirs, disons un roman autobiographique où s'entrelacent la voix de Metse (la mère) racontant son histoire, celle de sa fille (l'auteure), trop jeune pour avoir connu cette guerre et celle de Bernanos à qui elle emprunte son « ironie désespérée ». L'auteure explique sa démarche, elle se documente pour reconstituer les faits dans ce récit conduit habilement entre écrit et oral, qui doit sa saveur à l'hispanisation des mots, au « français bancal » de Metse et, plus globalement, à la tonicité du style narratif. Les événements sont perçus ici à travers la mémoire de la vieille femme qui, certes, ne s'est pas trouvée dans les combats ou les bombardements, mais qui veut oublier cette terrible époque, moins les événements eux-mêmes que les échos qui parviennent au village, rumeurs, ou paroles de ceux qui ont vu. D'abord l'ambiance de l'été 1936 « qui fait basculer les cœurs », l'enthousiasme

libertaire qui règne dans la grande ville (Barcelone), où l'on fait brûler des billets de banque « comme de l'ordure » par dédain de l'argent. Espoir fou d'une société nouvelle et naïveté des jeunes don Quichotte face aux choses militaires qui se répercutent dans la famille de Metse, mais un frère, Joseph, est réaliste et inquiet. Il a raison de l'être.


Le récit refait donc la chronique d'un village, qui suit les faits et gestes de quelques personnages représentatifs, ce qui les unit, et ce qui les sépare de plus en plus à mesure que les franquistes gagnent du terrain et que les esprits s'angoissent et se durcissent. Défilent ainsi Joseph (tué dans une absurde escarmouche), Diego, jeune époux de Metse, rigide dans le style commissaire du peuple stalinien et qui sombrera dans



Pour qui sonne le glas (1943)
d'après Hemingway

l'ivrognerie, son père le châtelain dépassé par les événements, la tante vieille fille bigote caricaturale (il y a aussi de la drôlerie dans ce livre). Les luttes sourdes ou violentes se précipitent en 1937, l'année de Guernica et de la mort de Durruti, l'irréductible insoumis. La méfiance est dans tous les cœurs au village, véritable microcosme de l'Espagne. Viennent la chute de Barcelone et, ailleurs en Europe, les accords de Munich où la France et la Grande-Bretagne croient avoir sauvé la paix en capitulant devant les exigences de Hitler, la victoire franquiste et les vengeances, l'exode des républicains vers une France peu disposée à les accueillir (la *Retirada* qui annonce déjà la débâcle de 1940, en France cette fois-ci). La mère part sur la route avec sa fillette

(l'auteure), misérables fugitifs traqués comme Gabrielle Roy les a vus et décrits dans d'émouvantes pages de *La détresse et l'enchantement*.

Ainsi, l'humble histoire de ces femmes résume l'histoire de l'époque, la condense et l'intériorise en déplaçant le regard vers ceux et celles qui l'ont vécue dans le quotidien et dans leur cœur, là où la souffrance est si difficile à effacer. De son côté, Bernanos, ne pouvant plus supporter l'horreur devenue régnante à Palma de Majorque, rentre en France, sans illusion sur l'avenir immédiat, une autre guerre, non pas civile celle-là mais qui divisera aussi les esprits sous l'Occupation puis gagnera l'Europe et le monde entier. Lydie Salvayre évoque la voix passionnée qui soulève les *Grands cimetières* dans une célébration vigoureuse : « Il croyait avoir touché le fond de la hideur... Il avait entendu hurler cent fois VIVE LA MORT... Il avait vu d'honnêtes gens se convertir à la haine... Longtemps il avait essayé de tenir bon... Mais il avait atteint le seuil de ce qu'il pouvait humainement souffrir ». Par la concision mordante, l'ironie amère et douloureuse sans apitoiement, la véhémence sans rhétorique, en maintes pages le récit de Salvayre se hausse à la hauteur de son inspirateur. L'éloge qu'elle en fait se conclut laconiquement sur un « Sale temps pour Bernanos ». Que dirait-il aujourd'hui ! 

1. Lydie Salvayre, *Pas pleurer*, prix Goncourt 2014, Seuil, Paris, 2014, 281 p., 29,95 \$; et Points, 2015.

Note : les citations de Bernanos sont empruntées aux *Grands cimetières sous la lune* (Le Livre de poche).

* **Roland Bourneuf**, écrivain et ancien professeur de littérature à l'Université Laval, a publié une quinzaine d'ouvrages dont *Le chemin du retour* (1996), *Venir en ce lieu* (1997), *Le traversier* (2000), *L'usage des sens* (2004), *Pierres de touche* (2007 ; prix Victor-Barbeau 2008), *L'amonite* (2009) et *Points de vue* (2012).

Gilbert Grellet

UN ÉTÉ IMPARDONNABLE

1936 : LA GUERRE D'ESPAGNE ET LE SCANDALE
DE LA NON-INTERVENTION

Albin Michel, Paris, 2016, 277 p. ; 37,95 \$

On exagérerait à peine en qualifiant l'attitude de Paris face à la guerre d'Espagne de honteux triomphe de la diplomatie sur la démocratie. C'est, en effet, parce que le *Quai d'Orsay*, repaire et bastion de la diplomatie française, s'est opposé à tout secours au gouvernement élu de l'Espagne que Franco a pu instaurer dans la péninsule ibérique une dictature qui a sévi 40 ans durant. Que le *Quai d'Orsay* ait lui-même épousé les préjugés et les intérêts du *Foreign Office* britannique ne fait que confirmer et amplifier la culpabilité des diplomates dans une trahison que l'auteur a raison de juger impardonnable.

Même si plusieurs grandes plumes ont traité de la sanglante guerre d'Espagne – depuis André Malraux jusqu'à Michel del Castillo en passant par George Orwell et Manuel Vázquez Montalbán –, peut-être hésitait-on encore à assener ce verdict. Telle est pourtant la conclusion imparable offerte au lecteur : en s'encarcanant dans une politique de non-intervention, alors que Mussolini et Hitler fournissaient à Franco les armes de la victoire, Paris envoyait à la mort le gouvernement légitime de Madrid et pratiquait la myopie de l'atemoiement dont Berlin et Rome devaient abuser un instant plus tard. Et cette ignominie de Paris est d'autant plus scandaleuse qu'elle est perpétrée sous un régime socialiste français et alors que l'Espagne est gouvernée par un parti frère.

Comment Léon Blum, président socialiste d'une France vibrant aux trémolos de la justice sociale, a-t-il pu en arriver là ? Grellet évoque diverses hypothèses sans jamais en faire lever une qui soit à la fois crédible et respectable. Se pourrait-il que Blum, lui-même lettré de haut vol, ait été victime de l'admiration qu'il ne pouvait qu'éprouver pour le maître du *Quai d'Orsay*, Alexis Saint-Leger Leger, mieux connu sous son nom de plume de Saint-John Perse ? Pensable, mais insuffisant. Blum a-t-il pu penser, comme Daladier ou Chamberlain, que Hitler et Mussolini seraient hommes de parole et imiteraient la réserve de la France si celle-ci renonçait à intervenir ? Visiblement, Grellet ne croit pas Blum capable (coupable ?) de cette candeur. Se rapproche-t-on de la réalité en pensant que la France, déjà inquiète des bruits de bottes en provenance de l'Italie et de l'Allemagne, craignait que l'imbroglio espagnol l'expose à une menace supplémentaire en provenance du sud ? Peut-être.

Plusieurs sources laissent entendre, il est vrai, que la France accorda quand même une aide discrète et limitée aux républicains espagnols. Blum aurait permis à tel et tel de ses ministres qui partageaient ses vues de livrer quelques avions et des munitions grâce à un contournement du principe de non-intervention. On parla alors de non-immixtion, ce qui, paraît-il, mettait à l'aise les consciences troublées ! Réelle ou imaginée, cette contorsion n'invalide pas le jugement prononcé par l'auteur. On parvient tout au plus à soustraire Blum à l'accusation de mauvaise foi, mais c'est pour l'accuser aussitôt d'incompétence politique. Les gestes déjà posés par Hitler et Mussolini, dans l'asservissement de l'Europe ou celui de l'Abysinie, auraient déjà dû dessiller les yeux de Blum quant à la fiabilité des promesses de l'Allemagne et de l'Italie. Partager cette crédulité avec Daladier et Chamberlain ne grandit pas Blum aux yeux de l'histoire.

Grellet ne canonise pas pour autant les républicains. Certes, les exactions massives et répugnantes commises par les légionnaires et les mercenaires de Franco lèvent le cœur, mais les républicains ne sont pas pour autant d'une blancheur virginale : ils étripèrent des milliers de clercs, se vengeant ainsi d'une Église espagnole solidement arrimée à une noblesse vorace et haineuse. Grellet insiste d'ailleurs sur l'alliance irrévocable de cette Église avec les généraux révoltés : « L'Église espagnole, incapable du moindre pardon, de la moindre charité chrétienne, a participé activement à cette incroyable épuration, ultime étape de la 'croisade', avant de cautionner avec enthousiasme le régime franquiste ». Sanglante surenchère.

Avec cette guerre, l'Europe entrait dans l'ambivalence. Face à deux menaces, celle de l'hitlérisme et celle du bolchevisme, elle hésita à redouter l'une plus que l'autre. Churchill, pourtant très tôt hostile à Hitler, le préférait à Moscou au moment de la guerre d'Espagne. Mauriac fustigeait le gouvernement de Madrid qu'il jugeait embrigadé dans « l'Internationale de la haine ». Mauriac ne mit que trois semaines à réviser son jugement, Churchill plus longtemps, mais d'autres, comme le *Quai d'Orsay*, ne le firent jamais.

Été impardonnable ? L'expression n'a rien d'inflationniste.

Laurent Laplante

